Qu'est-ce qu'on sait quand on sait traduire ?

Marija PAPRASAROVSKI

Faculté des Lettres de Zagreb
Croatie

Résumé : Le présent article porte sur l'(in)capacité de transmettre un savoir-faire et une connaissance pertinente nécessaire pour pratiquer et enseigner l'art de traduire, une activité à la fois réflexive et pratique qui, malgré son caractère paradoxal, reste incontournable. En nous appuyant sur des ouvrages de référence qui accompagnent notre travail de traducteur et d'enseignant, face à l'ambiguïté interprétative nous remettons en cause la possibilité d'apprentissage rigoureux de la traduction. S'il est légitime de se méfier de cette approche, il est encore plus légitime d'interroger cette méfiance.

Mots-clés : la théorie de la signification, le langage, le traduire et la connaissance, la tâche du traducteur et le travail de deuil, la traduction et l'enseignement.

Abstract : This article sets out to examine what it is we know when we know how to translate, and whether this mastery consists of knowledge we can pass on our students. After discussing the relevant theories and concepts concerning the relationship between a practical ability and a reflexive activity which makes translating possible, the article questions both the possibility of teaching the art of translating and those attitudes regarding wariness towards this (im)possibility.

Keywords : the theory of meaning, language, translating and knowledge, the task of the translator and the work of mourning, teaching translation.

Lorsqu'un traducteur ou une traductrice tombe sur une longue phrase ou sur des mots intraduisibles, la question qui lui vient automatiquement à l'esprit est bien d'ordre pratique: comment le faire, comment s'en sortir ? Ce « comment » l'emporte sur toute autre considération théorique visant à savoir ce que c'est « traduire ». Par contre, lorsqu'un traducteur ou une traductrice enseigne en même temps l'art de traduire, c'est-à-dire lorsque le praticien rejoint le théoricien, effaçant en quelque sorte les différences entre les deux professions, il ou elle doit faire face à un autre problème, celui de la transmission d'un certain savoir-faire inscrit dans une longue tradition de recherches en sciences humaines, notamment dans le domaine de la pensée empirique, où se rencontrent

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

surtout la philologie, la psychologie et la philosophie. Avec tout cet héritage, on peut se demander si « nous sommes donc mieux armés pour comprendre la traduction et ses enjeux » (Oustinoff 2003, 47). Or, comprendre, c'est se situer dans un processus complexe qui, tout en dépassant ses limites, tombe toujours sur le besoin d'une bonne connaissance des langues, le transfert linguistique étant l'« opération la plus visible dans cette activité. Rien de plus logique en effet : pour traduire, il faut d'abord avoir une maîtrise suffisante des langues, ce qui nous mène à ce cheminement labyrinthique où s'aventure la pensée philosophique de Michael Dummett qui, dans un de ses essais, parle de ce qu'on connaît quand on connaît un langage (Dummett 1993). Sans vouloir nous étendre dans le domaine de la philosophie du langage, bien que le langage et les interrogations qui lui sont liées se retrouvent au cœur de la réflexion philosophique qui ne peut pas rester extérieure à nos préoccupations, nous proposons de reprendre quelques remarques de Dummett sous forme de questions plutôt que de conclusions. Ce qui l'intéresse d'abord, c'est le rapport entre le fait de savoir utiliser le langage et le caractère essentiel de ce langage. Que signifie comprendre un mot ou une phrase si on accepte que, selon Wittgenstein, le processus de compréhension n'est pas d'ordre mental (Dummett 99) ? Comment peut-on dire une même chose de différentes manières ou dans des langues différentes, ou, mieux, qu'est-ce qui nous le fait dire si la connaissance d'une langue peut s'expliquer comme la compétence linguistique (98) ? Et si cela n'« est pas le cas, que se passe-t-il dans notre tête ou, peut-être ailleurs, quand nous comprenons une phrase, à savoir que comprendre une phrase, selon Wittgenstein, c'est comprendre un langage? En passant de l'idée selon laquelle un langage ne serait qu'un code de communication (97-99) à celle qui privilégie l'étude de la pensée appuyée sur l'étude du langage (99), Dummett explique ensuite le point de vue sur le langage comme manifestation de la pensée à l'intérieur de la théorie de la signification (100-101) en soulignant que la maîtrise du langage dépend de la connaissance implicite de cette théorie (101). Autrement dit, si la parole peut être comprise comme l'expression de la pensée, c'est grâce au fonctionnement intérieur du locuteur permettant la compréhension générale du langage, ce « psychologisme » que Frege avait réfuté pour soutenir l'idée de « la communicabilité du sens » (102), ce qui en fait revient au même. La question est de savoir maintenant si cette compétence est d'ordre pratique ou si elle repose sur la connaissance. Dans ce cas-là, il faut préciser si sa nature est implicite ou explicite (103). Toutefois, l'idée de la théorie de la signification se trouve confrontée au

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

dilemme suivant : si cette théorie peut être convertie en description de la pratique linguistique, on n'a plus recours à la notion de connaissance ; si, par contre, elle ne peut pas être présentée sous la forme d'une telle description, elle n'est plus vraisemblable. Il en résulte que dans ces conditions la notion de connaissance est redondante. Comme l'usage d'un langage est « une activité rationnelle par excellence » (104), les locuteurs utilisent intentionnellement ses éléments constitutifs dont ils sont plus ou moins conscients, dont ils possèdent du moins une connaissance implicite (105). Et Dummett conclut donc que la notion de connaissance ne doit pas être exclue du domaine de la philosophie du langage car elle fait également partie de la théorie de la signification qui se manifeste par l'usage qu'il en fait. Elle sera jugée correcte lorsqu'elle donnera corps aux principes employés par les locuteurs. Il est évident qu'on ne peut y parvenir sans avoir développé les facultés d'observation et de réflexion.

Face à cette situation de départ, on voit bien que la connaissance implicite, tout en étant enracinée dans la théorie de la signification, elle-même ouverte à toutes sortes de débats spéculatifs, est aussi identifiée par les capacités pratiques des usagers. C'est cela, sans doute, qui nous met dans une position relativement plus confortable, car appliquées au domaine de la traduction, ces conclusions nous amènent à croire que cette connaissance n'est pas seulement un objet d'étude, donc transmissible aux autres, mais qu'elle est aussi inséparable du travail du traducteur, ce qui est doublement rassurant au niveau de l'enseignement. Contrairement aux opinions sceptiques prétendant que la pratique de la traduction ne reçoit aucun secours de la théorie, il faut, nous semble-t-il, accepter la notion de la théorie au sens plus large du terme, comme mise en questions. Vu sous cet angle, le fonctionnement du langage, ainsi que celui de l'activité du traducteur, relève de la capacité de penser et d'agir. Contrairement à ce que dit Jean-René Ladmiral (1994, 11), on ne peut pas n'attribuer qu'un sens dynamique à cette activité parce que la pensée « loin d'être mouvement, fige tout ce qu'elle prend pour en faire une fausse réalité » (Forget 1994, 27). Loin d'être dynamique, la pratique traduisante oscille sans cesse entre le dynamisme de l'expression et un faux dynamisme de la réflexion, donc toujours en suspens, dans l'état de tension et de mouvement de l'esprit. Ainsi faut-il remarquer qu'on peut s'appuyer sur la compétence linguistique tout en sachant qu'on ne saurait pas la définir sans retenir une ambivalence profonde. En acceptant que ce qu'on connaît quand on connaît un langage nous est révélé grâce à « la réflexivité du langage » ou « cette possibilité toujours disponible de parler sur le langage, de le mettre à

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

distance » (Ricœur 2004, 25), force est de constater que la réponse à notre question initiale pourrait tout simplement être celle-ci : pour traduire, il faut connaître le langage, au sens le plus large possible, bien sûr. Nous reconnaissons cependant qu'il ne faut pas oublier la polysémie inhérente aux termes de langage et de connaissance. Quand, dans *Les testaments trahis*, comme le montre Philippe Forget (1994, 65-72), Kundera traite de la littéralité dans plusieurs traductions de Kafka, il critique avant tout les traducteurs qui n'ont qu'intériorisé les normes du langage, ce qui, il faut le souligner, ne correspond pas à ce qu'on devrait connaître quand on connaît un langage. À cet égard, il ne faut pas seulement mentionner le rapport avec le caché et l'incommunicable, mais revenir à l'idée que soutient Dummett, selon laquelle le langage est une manifestation de la pensée. Cela signifie que tout, le monde réel et le monde irréel, les phénomènes de la nature et ceux de l'esprit, passe par le langage faute d'un meilleur moyen de communication, telle la télépathie (Dummett 1993, 97), car communiquer c'est, avant tout, transmettre des pensées. Cependant, pour revenir au sujet qui nous concerne surtout au moment où, en tant que traducteurs et enseignants, nous sommes chargés de former d'autres traducteurs, disons que notre réflexion s'appuie sur les démarches de la pensée théorique qui finit toujours par s'enfermer dans l'aporie mettant en abyme les débats sur la traduction. Loin de représenter un obstacle, ce mode de penser est au contraire, nous semble-t-il, la preuve d'une exploration incessante et féconde pour l'exercice de la traduction. Les travaux repris montrent bien qu'il s'agit de recherches qui font de l'impasse théorique la condition même de cette activité dont on ne sait pas expliquer les règles ni dévoiler les secrets. Il y a, certes, une longue tradition du discours traductologique que nous ne prétendons pas épuiser, loin s'en faut, mais dans lequel se reflète notre (im)possiblité de savoir ce qu'on sait quand on sait traduire. En plus, c'est justement cette tradition qui se nourrit de chaque geste de révolte contre la théorie ou, du moins, contre un certain scientisme qui lui est souvent attribué sans pour autant oublier que chaque approche, théorique ou poétique, enrichit notre capacité de penser la traduction. Quoique les choses dites et redites dans de nombreux ouvrages se répètent pour aboutir toujours à une plus grande confusion, ce fil ininterrompu de la pensée qui accompagne les « grandes difficultés et [les] petits bonheurs de la traduction » (Ricœur 2004, 7) est quelque chose de bien rassurant non parce qu'il nous aide à apprendre à traduire ou à le faire apprendre aux autres, mais parce qu'il nous aide à apprendre à réfléchir sur l'acte de traduire. Une certitude : si glissant que soit ce terrain de la

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

pensée, ce qui est solide, ce sont ces observations souvent paradoxales qui s'efforcent de décrire plutôt que de prescrire les démarches de la traduction. Qu'il s'agisse de théorèmes pour mettre en œuvre une dialectique de la théorie et de la pratique, comme le propose Jean-René Ladmiral (1999, 211-246), ou de traités visant à élaborer une théorie plus ou moins exacte, comme le voudrait « une aristocratie de linguistes qui philosophent sur la traduction, dont il n'ont pas la pratique » (Ladmiral 1999, 88), ces enjeux cognitifs et réflexifs entre « l'enseigne de la négociation » (Eco 2006, 9) et « une poétique du rythme » (Meschonnic 1999, 460) ont ceci de particulier : tout en s'appuyant sur une vision du monde (une des définitions possibles du langage au sens large du terme) et sur des prêts-à-porter théoriques incontournables pour affronter la traduction, ou mieux, l'acte de traduire, ils laissent le traducteur sur sa faim tel un combattant aux mains nues et en même temps gros de toutes les expériences vécues. Préférer un vécu riche à un savoir construit théoriquement ne signifie pas, toutefois, tourner le dos aux travaux bien pertinents, d'ailleurs, des théoriciens de la traduction, mais se situer entre-deux. Autrement dit, nous nous refusons largement à l'objectivité analytique de même que nous ne nous réfugions pas tout à fait dans la subjectivité de l'expérience. En variant sans cesse ces positions, nous espérons en profiter pour créer ce rapport tendu et jamais apaisé entre savoir et faire. Donc, ni l'optique déformée de la proximité microscopique de l'approche scientifique, ni le regard ambigu de la relativité artistique pour un enseignement actif du traduire qui place le traducteur au cœur de ce croisement. Double exigence constamment respectée par le lecteur privilégié et le critique impliqué qu'il est.

Donc, que faut-il enseigner ? Dans ce domaine informe et sans contours précis qu'est la traduction, il ne suffit pas seulement d'occuper cette position transitoire, fort inconfortable d'ailleurs, il faut aussi se demander inlassablement ce qu'on fait, ce qu'on doit maîtriser pour y arriver et comment se servir de tout ce bagage théorique et pratique dans une optique utilitaire en se préparant à la fois à une découverte personnelle d'un travail désespéré dont « le but [...] ne se laisse pas fixer, car il est toujours soumis à une sorte d'oscillation ou tangage « (Forget 1994, 29). Alors, tout en privilégiant l'approche descriptive au détriment de l'approche prescriptive ou purement théorique, comme le propose Michaël Oustinoff (2003, 7), il est compréhensible qu'on soit terrifié quand, côté réflexion, on entend qu'il s'agit d' « une entreprise d'approximation » (Ricœur 2004, 16), que « l'opération de traduction semble toujours vouée à

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

l'échec » (Launay 2006, 39), que « quand on traduit, on traduit toujours *plus ou moins* « (Forget 1994, 45) contraint à « dire *presque* la même chose » (Eco 2006 – nous soulignons), « ce qui signifie souvent faire autre chose » (Genette 1982, 297). Soulagé par le fait qu'« il est parfois possible de compenser les pertes » (Eco 2006, 124) et qu'« une traduction est un acte de langage » (Meschonnic 1999, 18), on est content de pouvoir recourir à cette connaissance du langage qui suppose que tout ce qui est connaissable est exprimable. Ce qui nous rassure aussi c'est que la langue que nous parlons est peut-être la même chose (ou presque la même chose) que la pensée qui nous habite. En outre, si on accepte la fameuse formule de Lacan selon laquelle l'inconscient humain est structuré comme un langage avec ses lois, sa syntaxe et ses caractéristiques intrinsèques et qu'en tant que tel, c'est le discours de l'Autre, nous sommes tous des êtres traduisants ayant une faculté innée, mais refoulée de traduire. Sans doute pouvons-nous remarquer que le dire et le penser sont inséparables et que ces deux activités sont souvent tenues pour acquises, ce qui a provoqué cette belle définition selon laquelle pour traduire il ne faut que comprendre. Le plus difficile, c'est de trouver comment le faire. Peut-on apprendre à comprendre ? Peut-on tout simplement passer outre la compréhension d'un texte et raconter sa propre version ? Le « comprendre, c'est traduire » de Steiner et le « d'abord interpréter, puis traduire » d'Eco montrent bien que l'invisible toile de fond du contexte ne doit pas et ne peut pas être comprise et transmise d'une façon précise, un sens complet et univoque faisant évidemment défaut. De ce point de vue, la traduction est un procédé magnifiquement imparfait, qui nous fait réfléchir, mais qui nous dépasse, pour le dire tout court, pour éviter de parler d'une sorte d'alchimie ou d'une tentative de dégager la pensée derrière les mots, ce qui est peut-être une belle manière de causer sur l'art de traduire, mais peu efficace. Et comment, donc, enseigner quelque chose qui n'est pas à notre portée, avec toutes les implications que cela comporte ? Réponse : cela se fait. Oui, mais comment ? Nous y reviendrons. Au-delà de ce plaisir éphémère de pouvoir être dans la tête d'un autre pendant quelque temps et de pouvoir faire naître une écriture se faisant l'écho du texte donné, force est de constater qu'il n'est pas question du pouvoir mais d'un malaise qui se fait action.

Pour en finir avec le « travail de deuil ». Pendant qu'il traduisait Ruskin, Proust a magnifiquement exprimé dans une de ses lettres ce que Paul Ricœur, à l'instar de Freud (1968), appelle le « travail de deuil » :

> [...] vous savez qu'on ne « traduit » qu'un peu, et que la moitié des grâces ne peut suivre, expire dès le début du périlleux voyage et ne saurait vivre

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

> dans l'atmosphère trop différente d'une autre langue. J'y ai mis le plus de précautions que j'ai pu et sens bien que je n'apporte que des rameaux défleuris. (Kolb 1979, 30)

Il s'ensuit que chaque traducteur, y compris celui qui est tout près du mystère de la création, comme Proust, aurait fait sienne l'idée de « laisser toute espérance ». On pourrait dire que ni la bonne compétence linguistique ni la maîtrise littéraire ne sont suffisantes pour une traduction absolue parce qu'une telle chose n'existe pas. Et c'est avec ce sentiment d'inachèvement et de perte que le traducteur doit vivre dans l'état permanent d'insatisfaction. Après une longue lutte avec le texte qui se refuse à l'imitation, l'angoisse bat son plein au moment où l'on voit que ce travail n'apporte que « des rameaux défleuris », ce qui pourrait être blessant mais c'est surtout frustrant. Comment faire face à cette impossibilité qu'engendre une situation où le paradoxe est imposé et maintenu et où il faut obéir à deux ordres contradictoires (faire tout son possible et accepter le résultat incomplet de cette activité). C'est un cas parfait de double contrainte qui pourrait bien nous enfermer dans un modèle relationnel d'interaction schizophrénique, ce qui n'est pas sans doute si loin de la vérité, du moins dans le sens deleuzien du terme. Or, les traducteurs comme machines désirantes, ce serait bien sûr très productif, et cela nous aurait peut-être largement suffi d'appliquer à la traduction l'idée que « la littérature est tout à fait comme la schizophrénie : un processus et non pas un but, une production et non pas une expression » (Deleuze-Guattari 1972, 159). De toute façon, schizophrènes ou pas, cela ne signifie pas que les traducteurs sont perdus, de même que le travail de deuil qu'ils doivent subir n'est pas un critère pertinent pour diagnostiquer une maladie. Or, Freud (1968) fait remarquer dans son texte « Deuil et mélancolie » que le deuil est dépressif, mais ce n'est pas une dépression pathologique. Quoique lié à une perte, le deuil ne marque pas la fin d'une relation, bien au contraire, on voit que la relation avec l'objet de notre attachement se modifie, car un deuil est pensable et élaborable psychiquement. Freud s'est aperçu qu'il s'agit d'un investissement narcissique. Le travail de deuil est en même temps un travail de détachement que laisse une trace ou une cicatrice dans le Moi qui a perdu une de ses parties narcissiques avec la disparition de l'objet du désir. Le Moi affaibli apaise le psychisme et on finit par accepter la réalité. Cette explication très élémentaire nous aide à comprendre ce qui se produit quand le mécanisme d'adaptation se met en marche permettant de rendre opérationnels nos réflexes innés et de les ajuster aux variations des

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

situations, ce que Paul Ricœur appelle « la reconnaissance du statut indépassable de dialogicité de l'acte de traduire comme l'horizon raisonnable du désir de traduire » (2004, 19). Et le plus grand désir, ou le plus grand plaisir de chaque traducteur est, nous semble-t-il, de créer à partir de son désespoir et de ses faiblesses ce que nous appelons le paradoxe sur le traducteur, sur quoi nous porterons notre attention lors du prochain paragraphe. À ce stade de notre réflexion, il est important pourtant de déterminer la nature de ce comportement face au deuil. Évidemment, il s'agit d'une sorte de consolation pour un travail manqué. En se sens, on ne cherche pas tellement une excuse mais plutôt le pardon. En fait, on se rend compte que la compétence nécessaire pour traduire, sans remettre en cause le primat d'une connaissance implicite conjuguée avec la pratique, repose sur la faculté de trouver la juste mesure entre ce qu'il faut sauver et ce qu'il faut perdre. Comme dans chaque métier, il faut avoir du nez ou de l'intuition, c'est-à-dire l'intelligence de ce qui nous habite. Si cela s'ajoute à l'esprit de l'homme raisonnant comme sa part d'ombre qui nous rend capable de saisir les subtilités du monde, c'est qu'on peut toujours demander pardon pour ce qu'on n'a pas pu faire parce qu'on n'a pas pu voir. Le reconnaître, c'est faire face à l'imperfection et l'assumer. Demander pardon, c'est ouvrir une voie à la réconciliation avec soi-même et avec sa faiblesse, c'est en fin de compte attirer le respect envers son travail qui n'aboutit finalement à rien de définitif. En effet, le traducteur sait bien que sa traduction, étant un *work in progress*, n'est jamais finie. À un moment donné il doit s'arrêter à la limite du possible, s'écarter et abandonner une traduction sans abandonner pour autant l'acte de traduire qui s'enrichit et évolue au fur et mesure de son expérience. Cette suspension du sens final rend le texte-cible à jamais inachevé, ce qui souligne l'idée de la traduction comme processus, proche de celle de la littérature expliquée par Deleuze et Guattari, que nous avons déjà mentionnée. De cette manière, les deux pratiques textuelles se miroitent l'une l'autre jusqu'au point obscur, là où se trouve l'énigme d'un combat perpétuel de l'invention infinie du monde contre la finitude de l'être. Sans vouloir pousser trop loin notre réflexion, disons que la traduction s'efforce de défendre une certaine lecture et « en ce sens, une bonne traduction est toujours une contribution critique à la compréhension de l'œuvre traduite » (Eco 2006, 291), mais seulement une parmi tant d'autres critiques ou lectures possibles. Cet achèvement impossible conduit le traducteur à en finir avec le deuil en acceptant l'imperfection comme seul cadre possible de son travail dont il a appris aussi à modifier les paramètres. Pour résoudre des problèmes

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

insurmontables, comme celui de l'intraduisibilité, par exemple, il n'y a qu'à changer de point de vue. Vues sous un autre angle, les questions autour desquelles on tourne normalement en rond, peuvent aboutir à des réponses sensées. La solution proposée par Gérard Genette (1982) concernant l'intraduisibilité ne peut certes pas être qualifiée comme révolution copernicienne de la traduction, mais elle justifie cette manière de penser en nécessitant un changement de perspective :

> Il vaudrait mieux, sans doute, distinguer non entre textes traduisibles (il n'y en a pas) et textes intraduisibles, mais entre textes pour lesquels les défauts inévitables de la traduction sont dommageables (ce sont les littéraires) et ceux pour lesquels ils sont négligeables [...]. (Genette 1982, 295)

Par ailleurs, le besoin le plus fondamental d'une personne en deuil est de parler de ce qu'elle a perdu. À cet égard les praticiens se transformant en théoriciens ont trouvé le moyen d'apaiser leur chagrin en partageant leurs expériences, ce qui suppose une écoute et une réaction sur les problèmes partagés. Ainsi sommes-nous tous appelés à ouvrir un véritable champ de réflexion pour penser l'activité traduisante.

Le paradoxe sur le traducteur. Nous avons vu que, faute de définitions fiables sur la traduction, nous ne pouvons pas en déterminer l'essence qui, une fois atteinte, détermine le savoir. En outre, malgré son aspiration scientifique, la pensée théorique profondément immergée dans la pratique, joue, nous semble-t-il, le jeu de la contradiction vis-à-vis d'elle-même, ce qui condamne en quelque sorte la traduction à rester « une opération risquée toujours en quête de sa théorie » (Ricœur 2004, 60) et fragilise les démarches du traducteur. Non seulement démuni de l'outil technique sur lequel il pourrait s'appuyer, mais découragé aussi par la matière même de son travail qui ne se prête qu'à une élaboration partielle, il est voué à être empêché, toujours à mi-chemin, tel un combattant idéaliste ou même utopiste. D'où vient donc cette énergie qui fait exister ce métier depuis la nuit des temps en dépit de son caractère fautif ? Pourquoi et comment peut-on supporter cette condition douteuse, problématique, toujours à la lisière, du traducteur placé au cœur de ce croisement des langues, des cultures et des mondes? D'où vient, enfin, cette curiosité de vouloir pousser toujours plus loin les limites de l'intraduisible, de dévoiler les secrets et les mystères de l'indicible et de l'incommunicable ? En guise de réponse, nous allons essayer de développer la suggestion de Antoine Berman, reprise et discutée par Paul Ricœur (2004, 57-69) : le désir de traduire. Or, comme

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

chaque désir, du moins selon la définition lacanienne, celui-ci aurait reposé aussi sur l'insatisfaction et le manque. Pourtant, nous venons de voir que c'est justement ce désir de traduire qui aide le traducteur à surmonter la contrainte provenant des facteurs d'imperfection et qui lui permet de s'ancrer dans la logique de compensation, ce qu'il ne serait pas possible si le désir était dans une relation étroite avec le manque. Ce désir est tout autre, mimétique et dynamique, comme dans la théorie de René Girard (1978)[1] qui souligne la nature conflictuelle de l'imitation. L'objet de désir (la traduction parfaite et transparente) devient en même temps le modèle et l'obstacle. Le sujet désirant (la traduction en voie de se faire) ne veut pas seulement s'approprier l'objet désiré (mimésis d'appropriation chez Girard), il veut devenir cet autre (mimésis de rivalité). Le désir, c'est « la rivalité mimétique aiguë avec l'autre » (Girard 1978, 312) qui, en tant que modèle, incite à l'imitation (imite-moi, sois comme moi), mais, en tant que rival, fait tout pour l'empêcher (ne m'imite pas, sois autre chose). Ce rapport de doubles se déroule sous le signe de l'obsession du modèle-obstacle et se termine aux dépens d'une victime émissaire (le texte-cible). La victime innocente met fin à cette rivalité, mais elle n'apaise pas le désir qui en déclenche d'autres (les retraductions). De ce point de vue, notre activité occasionne le mécanisme sacrificiel qui finalement est une invention pour limiter ce paradoxe du modèle qui se transforme en rival, ou de passer du désordre (l'activité traduisante) à l'ordre (la traduction faite / publiée). Néanmoins cet ordre est temporaire parce qu'il va provoquer une nouvelle crise mimétique jusqu'à un nouveau sacrifice (la retraduction) qui ensuite rétablira de nouveau un ordre instable sur la victime sacralisée. Et ainsi de suite. Ce mécanisme mythique est opératoire selon Girard « depuis la fondation du monde » (1978) et peut être appliqué dans tous les domaines des sciences humaines pour analyser toutes sortes de crises, culturelles et spirituelles, y compris celle qui nous concerne ici et qui existe depuis Babel. Or, ce désir mimétique et le conflit qu'il engendre sont à l'origine d'une textualité illimitée ; il n'y a rien qui puisse arrêter ce mimétisme si bien que la traduction est vouée à l'éternel retour.

Comme si c'était possible. Parti à la recherche de la source ou de l'origine, d'une certaine manière, qui pourrait nous instruire sur l'essence de notre activité, nous nous rendons compte que nous sommes condamnés à trébucher entre deux forces : l'une qui va vers une plus grande ressemblance, et l'autre qui réinstaure toujours de la différence. Y a-t-il un

[1] Cet ouvrage est donné à titre d'exemple pour les idées que Girard développe avec constance depuis plusieurs décennies.

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

passage, une possibilité de dépassement ? C'est la question cruciale à laquelle se heurte la pensée théorique et dont la réponse donne naissance à un dialogue ouvert dans sa forme et dans son contenu. Le dialogue privilégié, en ce qui nous concerne, c'est celui entre nos étudiants et nous, le dialogue sur l'acte ou l'art de traduire qu'on peut aussi appeler l'enseignement mais sur un autre plan qui, certes, reste à définir, mais qui nous engage à élaborer un discours permettant ce va-et-vient entre la théorie et la pratique. Pour reprendre la formule de Meschonnic, ce discours se dessine comme « un laboratoire d'écrire » (1999, 459) plutôt que comme un débat d'idées. Un discours, enfin, pour trouver l'équilibre dans cette tentation des deux.

Nous avons commencé par la question de la nature du savoir important pour traduire, ce qui nous a amené à une autre question sur la possibilité d'enseigner l'art de traduire, ou plus précisément sur la transmissibilité du savoir, si fragile qu'il soit. Après avoir traversé nos propres (in)certitudes, nous avons l'impression que cette activité, qui n'est jamais territoire conquis et qui exige un déplacement constant, ne peut pas s'apprivoiser, même à moitié, qu'à condition d'être continuellement explorée. Savoir comment le faire, c'est savoir être dehors et dedans à la fois, si hallucinatoire que cela puisse être. Mais c'est aussi savoir qu'il ne faut jamais renoncer à cette utopie qu'est forcément la traduction, une activité dont les règles sont fixées par le libre jeu des contradictions. C'est par là que nous commençons d'ailleurs nos cours entre l'oral et l'écrit, la lecture à voix haute étant notre seul point de repère à la recherche de la parole soufflée qui nous échappe si mystérieusement pour que le traduire puisse toujours se mêler au jeu de cache-cache.

Références bibliographiques

Deleuze, Gilles, Guattari, Félix. *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit, 1972.

Dummett, Michael. « What do I Know when I Know a Language ? ». [Que connaît-on quand on connaît un langage]. In : *The Seas of Language*. Oxford : Clarendon Press, 1993 : 94-105.

Eco, Umberto. *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Paris : Grasset, 2006. [*Dire quasi la stesa cosa*. Milano : Bompiani 2003].

Forget, Philippe. *Il faut bien traduire. Marches et démarches de la traduction*. Paris : Masson, 1994.

Freud, Sigmund. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, 1968.

Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Seuil, 1982.

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)

Girard, René. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris : Grasset, 1978.
Kolb, Philip. *Correspondance de Marcel Proust. Tome V : 1905*. Paris : Plon, 1979.
Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
Launay, Marc. *Qu'est-ce que traduire* ? Paris : Vrin, 2006.
Meschonnic, Henri. *Poétique du traduire*. Lagrasse : Verdier, 1999.
Oustinoff, Michaël. *La traduction*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003.
Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.

BDD-V5286 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:04 UTC)